

## CHAPITRE I

Il ne reste personne

Quand Mary Lennox vint au Manoir de Missel pour y demeurer chez son oncle, tout le monde déclara qu'elle était la plus vilaine petite fille qu'on pût voir. Et c'était vrai. Elle avait un petit visage maigre, de petits membres maigres, une maigre quantité de cheveux blond filasse, et une expression maussade. Ses cheveux étaient jaunâtres, et son visage aussi,

parce qu'elle était née aux Indes et  
avait toujours été plus ou moins  
malade. Son père avait occupé un  
poste du gouvernement anglais,  
toujours très absorbé par son travail,  
et toujours malade, lui aussi, et sa  
mère était une beauté qui ne  
songeait qu'à courir de fête en fête  
et à s'amuser en folâtre compagnie.  
Elle n'avait nullement souhaité une  
petite fille, et, à la naissance de  
Mary, elle l'avait confiée aux soins

d'une « Ayah » en faisant entendre à celle-ci que pour plaire à la « Mem Sahib », il fallait tenir l'enfant à l'écart le plus possible.

Ainsi, l'on tint à l'écart le vilain petit bébé malingre et grincheux, puis la fillette toujours grincheuse, malingre et vilaine. Elle ne se souvenait d'avoir vu, dans l'intimité, que les sombres visages de son Ayah et des autres domestiques indigènes. Et

comme ils lui obéissaient toujours et  
faisaient ses quatre volontés de peur  
que la Mem Sahib ne se plaignît  
d'être dérangée par ses cris, à l'âge  
de six ans, c'était bien le petit être  
le plus tyrannique et le plus égoïste  
qu'on eût jamais vu. La jeune  
gouvernante anglaise qui vint lui  
enseigner à lire et à écrire la trouva  
si insupportable qu'elle quitta la place  
au bout de trois mois, et, lorsque  
d'autres institutrices vinrent lui

succéder elles partirent encore plus vite que la première. De sorte que, si Mary n'avait pas désiré elle-même pouvoir lire des histoires dans les livres, elle n'aurait jamais appris les lettres.

Par une matinée affreusement chaude, – elle avait environ neuf ans, – elle se réveilla de très mauvaise humeur, et ce fut pire encore quand elle vit que la servante qui se tenait debout à son chevet n'était pas son Ayah.

— Qu'est-ce que vous faites là ? dit-elle à l'étrangère. Allez-vous-en !  
envoyez-moi mon Ayah.

La servante parut effarée : elle balbutia que l'Ayah ne pouvait pas venir et, comme Mary se mettait en rage et la criblait de coups de pied, elle parut plus effarée encore et répéta que l'Ayah ne pouvait pas venir vers « Missie Sahib ».

Il y avait du mystère dans l'air ce matin-là. Rien ne se faisait selon la

routine établie : plusieurs des domestiques indigènes manquaient à leur poste, et les autres passaient furtivement, en hâte, avec des figures livides, épouvantées. Mais personne ne voulut rien lui dire et son Ayah ne venait toujours pas. Dans le cours de la matinée, on la laissa seule, chose inouïe ; à la fin elle alla errer dans le jardin et se mit à jouer sous un arbre, près de la véranda. Elle s'amusa à faire une plate-bande en

enfonçant de grandes fleurs d'hibiscus  
écarlate dans de petites mottes de  
terre, tout en s'irritant de plus en  
plus et en marmottant tout ce qu'elle  
dirait, les injures dont elle gratifierait  
« Sai-die », l'Ayah, quand elle  
reviendrait.

— Pourceau, fille de pourceau, disait-  
elle.

C'est là pour l'indigène la pire des  
insultes.



Elle grinçait des dents en répétant ces mots, quand elle entendit sa mère sortir de la véranda avec une autre personne. Son compagnon était un jeune homme blond et tous deux restaient là, debout, à causer à voix basse, d'un air étrange. Mary connaissait ce jeune homme blond, qui avait l'air d'un enfant. Elle avait entendu dire que c'était un jeune officier qui venait d'arriver d'Angleterre. La petite le regardait

fixement, mais elle dévisageait surtout sa mère. Mary saisisait toujours les occasions de regarder celle-ci, parce que « Mem Sahib », comme elle l'appelait le plus souvent, était si grande, svelte et jolie et portait des vêtements si exquis. Ses cheveux semblaient de soie bouclée, et elle avait un petit nez délicat et dédaigneux et de grands yeux rieurs. Tous ses vêtements étaient légers et flottants, et Mary disait qu'ils étaient

« tout en dentelle ». Ils étaient plus gracieux que jamais ce matin-là, mais les yeux n'étaient pas rieurs du tout. Ils semblaient comme élargis et pleins de frayeur et paraissaient implorer le jeune officier blond.

— Est-ce vraiment si terrible ? disait-elle.

— Terrible, répondait le jeune homme d'une voix tremblante. Terrible, Madame. Vous auriez dû partir pour la montagne il y a trois semaines.

La Mem Sahib se tordit les mains.

— Oh ! je le sais bien ! cria-t-elle,  
je voulais seulement assister à ce  
stupide dîner. Quelle folie !

À ce moment même, des lamentations  
si bruyantes s'élevèrent des  
habitations du personnel indigène  
qu'elle saisit le bras du jeune homme  
et que Mary frissonna des pieds à la  
tête. Les lamentations se firent de  
plus en plus sauvages.

— Qu'est-ce que c'est, qu'est-ce que c'est ? dit Mme Lennox, haletante.

— Quelqu'un est mort, répondit le jeune officier. Vous ne m'aviez pas dit que cela avait éclaté parmi vos domestiques.

— Je ne le savais pas ! cria la Mem Sahib. Venez avec moi, venez ! et elle se sauva dans la maison.

Après cela des choses effroyables se passèrent, et le mystère de la matinée, fut éclairci pour Mary. Le

choléra venait d'éclater sous sa forme  
la plus foudroyante et les gens  
mouraient comme des mouches.

L'Ayah était tombée malade dans la  
nuit, et c'est parce qu'elle venait de  
mourir que les domestiques avaient  
hurlé dans leurs cahutes. Avant le  
lendemain trois autres d'entre eux  
étaient morts, et d'autres s'étaient  
enfuis, terrorisés. La panique régnait  
partout, et il y avait des mourants  
dans tous les bungalows.

Au milieu du désordre et de  
l'effarement du second jour, Mary se  
cacha dans la nursery et tout le  
monde l'oublia. Personne ne se  
souciait d'elle et d'étranges choses  
advinrent à son insu. Elle passa son  
temps à pleurer et à dormir. Tout ce  
qu'elle savait, c'est que les gens  
étaient malades, et qu'on entendait  
des bruits mystérieux et effrayants.  
Une fois elle se glissa dans la salle

à manger et la trouva vide quoique  
des restes de repas eussent été  
laissés sur la table ; les chaises et  
les assiettes paraissaient avoir été  
repoussées à la hâte lorsque les  
dîneurs s'étaient levés subitement,  
pour une raison quelconque. L'enfant  
mangea quelques fruits et quelques  
biscuits, puis, ayant soif, elle but un  
verre de vin qui se trouvait encore  
presque plein. Ce vin avait une  
saveur sucrée et elle ne se rendit



pas compte combien il était fort.

Bientôt elle fut prise d'un sommeil

irrésistible et, retournant à sa

nursery, elle s'y enferma de nouveau,

épouvantée par les cris qu'elle

entendait dans les huttes et le bruit

de pas précipités. Le vin lui donnait

si grand sommeil qu'elle pouvait à

peine tenir les yeux ouverts : elle

s'étendit sur son lit et n'eut plus

conscience de rien. Beaucoup de

choses arrivèrent pendant les heures

durant lesquelles elle dormit si pesamment, mais elle ne fut réveillée ni par les lamentations, ni par le bruit des pas, de ceux qui portaient quelque chose dans le bungalow et l'emportaient ensuite.

Quand elle se réveilla, elle resta encore couchée à regarder fixement le mur. La maison était parfaitement silencieuse. Jamais elle ne l'avait vue ainsi. Elle n'entendait ni voix ni bruit de pas et se demanda si tout le

monde était guéri du choléra et si tous les malheurs étaient finis. Elle se demanda aussi qui prendrait soin d'elle à présent que son Ayah était morte. Elle aurait une nouvelle Ayah sans doute, et peut-être celle-ci saurait-elle de nouvelles histoires.

Mary était un peu fatiguée des anciennes. Elle ne pleura pas en apprenant que sa bonne était morte.

Ce n'était pas une enfant affectueuse et elle ne s'était jamais beaucoup

souciée de personne. Le bruit, le va-et-vient et les lamentations causés par le choléra l'avaient effrayée, et elle s'était mise en colère parce que personne ne semblait se rappeler son existence. Tout le monde était trop terrifié pour se souvenir d'une petite fille que personne n'aimait.

Apparemment, quand les gens avaient le choléra, ils ne pensaient plus qu'à eux-mêmes. Mais si tout le monde était guéri, sûrement quelqu'un se

souviendrait d'elle et viendrait la  
chercher.

Mais personne ne vint, et, tandis  
qu'elle restait là couchée, à attendre,  
la maison lui sembla de plus en plus  
silencieuse. Elle entendit un  
bruissement sur la natte, et,  
regardant le sol, elle y vit un petit  
serpent qui rampait en la fixant avec  
des yeux pareils à des escarboucles.  
Elle n'eut pas peur sachant que  
c'était une petite bête inoffensive qui

ne lui ferait aucun mal : il semblait  
d'ailleurs pressé de quitter la  
chambre. Tandis qu'elle le regardait,  
il se glissa sous la porte.

« Comme tout est étrange et  
tranquille ! pensa-t-elle. On dirait que,  
dans tout le bungalow, il n'y a que  
moi et le serpent. »

Presque à la même minute, elle  
entendit des pas dans le jardin, puis  
sur la véranda. C'étaient des pas  
d'hommes et ces hommes entrèrent

dans le bungalow, parlant à voix  
basse. Personne n'alla les accueillir  
ni causer avec eux et il sembla à  
Mary qu'ils ouvraient des portes pour  
regarder dans les chambres.

— Quelle désolation ! dit une voix.

Cette jolie jeune femme ! Je pense  
que l'enfant aussi... car il y avait  
une enfant, paraît-il, quoique personne  
ne l'ait vue.

Mary était debout au milieu de la  
nursery quand ils ouvrirent la porte

quelques instants après. Elle faisait une vilaine petite mine boudeuse et fronçait les sourcils, car elle commençait à avoir faim et à se sentir indignement négligée. La première personne qui entra était un grand officier qu'elle avait vu causer avec son père. Il avait l'air fatigué et triste, mais, quand il l'aperçut, il fut si saisi qu'il fit presque un saut en arrière.



— Barney ! cria-t-il, il y a une  
enfant ! une enfant toute seule en un  
pareil endroit ! Miséricorde ! qui est-  
elle ?

— Je suis Mary Lennox, dit la petite  
fille en se redressant de toute sa  
hauteur.

Elle trouvait ce monsieur très impoli  
d'appeler le bungalow de son père «  
un pareil endroit » !

— Je me suis endormie quand tout  
le monde a eu le choléra, et je

viens de me réveiller. Pourquoi est-ce  
que personne ne vient ?

— C'est l'enfant que personne n'avait  
jamais vue, s'écria l'officier en se  
tournant vers son compagnon. On l'a  
tout simplement oubliée !

— Pourquoi m'a-t-on oubliée ? dit  
Mary en frappant du pied. Pourquoi  
est-ce que personne ne vient ?

Le jeune homme qui s'appelait Barney  
la regarda tristement. Mary crut même

le voir cligner de l'œil comme pour  
escamoter une larme.

— Pauvre gosse ! dit-il. Il ne reste  
plus personne.

Ce fut de cette façon singulière et  
subite que Mary apprit qu'elle n'avait  
plus ni père ni mère, qu'ils étaient  
morts et qu'on les avait emportés  
dans la nuit, et que les quelques  
domestiques indigènes qui n'étaient  
pas morts avaient quitté la maison

aussi vite qu'ils l'avaient pu, oubliant  
tous qu'il y eût une miss Sahib.

Voilà pourquoi tout était si tranquille.

C'était vrai : il n'y avait personne  
dans le bungalow qu'elle et le petit  
serpent.